

Tensions, permanences et mutations d'une « poétique » des récits de voyage médiévaux¹

Sofía M. Carrizo Rueda

Pontificia Universidad Católica Argentina CONICET

Traduit de l'espagnol par Pénélope Cartelet et Sophie Hirel

Que la construction de la société médiévale ait dépendu de différents types de voyages, liés à la religion et au commerce, à la guerre et à la recherche de connaissances, à la politique et aux exigences de travail d'artistes tels que les constructeurs de cathédrales ou les ménestrels, c'est là un fait qui aujourd'hui ne semble plus donner lieu à débat. Toutefois, il faut prendre en compte que les effets de ces déplacements n'auraient pas été les mêmes sans les nombreux textes qui permirent la diffusion des concepts et des images liés à ces voyages, notamment à partir du XII^e siècle. Se constituèrent ainsi peu à peu des corpus d'informations, qui furent transmis grâce aux récits des voyageurs, mais aussi au moyen de différentes pratiques discursives. C'est le cas, par exemple, du processus qui se mit en place à partir de la fin du XI^e siècle, lorsque les princes européens commencèrent à vouloir connaître un peuple aussi exotique et dangereux que les Mongols, afin d'envisager d'éventuelles alliances et de projeter une possible évangélisation. Ces ambassades *ad tartaros* produisirent une série de récits, parmi lesquels se détachent l'*Historia Mongolorum* de Jean de Plan Carpin, l'*Itinerarium* de Guillaume de Rubrouck, les lettres de Jean de Montecorvino et l'*Itinerarium* ou *Relatio* d'Odoric de Pordenone. Mais bien des matériaux les composant poursuivirent leur diffusion à travers d'autres univers discursifs. Ainsi, l'œuvre de Rubrouck fut utilisée par Roger Bacon dans son *Opus Maius*, celle de Plan Carpin, par Vincent de Beauvais dans son *Speculum*

¹ Le présent texte est une traduction de l'article suivant de Sofía M. CARRIZO RUEDA, initialement rédigé en espagnol : « Tensiones, permanencias y mutaciones de una "poética" de los relatos de viajes medievales », in Patrizia BOTTA, coord., *Rumbos del hispanismo en el umbral del cincuentenario de la AIH*, Roma, Bagatto Libri, 2012, Vol. 2, p. 202-208.

Historiale, et celle de Pordenone, par le *Livre des merveilles du monde* de Jean de Mandeville¹.

Ces nouveaux canaux d'assimilation et de diffusion des témoignages des quatre ambassadeurs franciscains constituent un exemple du vaste processus engendré par de nombreux récits de voyage tout au long du Moyen Âge. Ceux-ci finirent, en effet, par alimenter un réseau inter-discursif très dense, dont les répercussions dépassèrent largement l'objectif premier qui était de communiquer les informations recueillies durant un itinéraire déterminé. C'est pourquoi l'extraordinaire élan qu'a connu, depuis les dernières décennies du XX^e siècle, la recherche sur les récits de voyageurs médiévaux nous démontre sans cesse que les investigations ne s'épuisent pas avec ces récits, mais qu'il est nécessaire d'aborder également les influences qui furent les leurs à travers différents types de discours, non seulement sur le plan des contenus, mais aussi sur celui d'une structure générique propre. Et au-delà, qui plus est, des limites conventionnelles du Moyen Âge.

Je considère que certains composants fondamentaux du genre « récit de voyage », ainsi que leur adaptation aux particularités de différents cadres spatio-temporels et leur participation active à des processus d'intertextualité, tant du point de vue des contenus que de celui des formes, ont donné lieu à une « poétique » en vigueur pendant plusieurs siècles et qui continue à offrir, à la fois, une voie nouvelle de recherche et la possibilité d'analyser des questions encore non abordées. Je présenterai ci-dessous, de façon synthétique, certains éléments de cette « poétique ».

Selon moi, il faut d'abord considérer comme trait générique incontournable la nature à dominante descriptive d'un discours où tout est subordonné à la transmission de témoignages ouvertement documentaires sur un itinéraire donné. C'est ainsi, je crois, que les « récits de voyage » se distinguent des fictions littéraires se déroulant durant un voyage, car, dans ces dernières, c'est l'itinéraire qui apparaît comme subordonné à l'histoire vécue par les personnages. C'est pourquoi, même si

¹ Au sujet des ambassades, des rapports qui en découlent et de leurs influences sur d'autres discours, voir Enrico MENESTÒ, « Relazioni di Viaggi e di Ambasciatori », in Guglielmo CAVALLLO, Claudio LEONARDI, Enrico MENESTÒ, dir., *Lo spazio letterario del Medioevo. 1. Medioevo latino*, Rome, Salerno Editrice, 1994, vol. I, t. II, p. 535-600 (en part. p. 568-589).

un voyageur médiéval s'exprime à la première personne et raconte certaines de ses propres aventures, il agit toujours comme un « médiateur », qui doit respecter l'obligation fondamentale de transmettre une série d'informations sur ce qu'il a vu, entendu et vécu. La première conséquence de ce trait générique est l'inversion de la convention rhétorique qui voit dans la description une *ancilla narrationis*. C'est le spectacle du monde qui doit se transformer en texte écrit et, par conséquent, tout segment narratif finit par assumer une valeur adjectivale dans cette méga-description, car sa fonction est en réalité de servir d'illustration ou d'exemple des caractéristiques du spectacle en question. Nous pouvons donc parler d'un discours anormal vis-à-vis des préceptes médiévaux, puisque la narration se comporte finalement comme une *ancilla descriptionis*².

Il est donc possible de considérer, dans le contexte historique de l'époque, la subordination de la narration à la description comme une subversion des usages canoniques, et ses répercussions auront nécessairement une influence sur d'autres aspects de la construction du discours. Je pense que l'un de ces effets est la présence d'une certaine tension, perceptibles dans les textes des ambassades *ad tartaros*, mais également dans d'autres récits de voyage médiévaux et qui, finalement, marquera aussi de son influence des instances postérieures. Cette tension, selon moi, trouve son origine dans les relations entre émetteur et récepteur, pour les raisons que je vais maintenant tenter d'expliquer.

Le devoir d'un ambassadeur ou de tout autre voyageur envoyé dans le but de produire un rapport était d'être le plus véridique possible, étant donné que de leurs témoignages dépendaient des actions qui affecteraient toute leur communauté³. Mais le poids marquant de la tradition livresque antérieure au voyage était un facteur qui s'interposait fortement, non seulement dans l'exercice de regard du voyageur, mais

² J'ai étudié dans le détail les aspects formels du « récit de voyage » en général, ainsi que les particularités propres à ceux écrits durant la période médiévale in S. M. CARRIZO RUEDA, *Poética del relato de viajes*, Kassel, Reichenberger, 1997.

³ Le fort sentiment communautaire de la société médiévale déterminait qu'on n'effectuait pas un voyage par simple initiative personnelle, mais en fonction de l'utilité que celui-ci pouvait représenter pour le groupe social. Le cas contraire appartenait au champ de la « folie ». Par conséquent, le récit issu de la réalisation d'un tel déplacement devait revêtir également une fonction de véritable bénéfice pour la communauté. J'ai traité cette question *ibid.*, p. 68-79.

aussi dans les considérations des récepteurs du rapport. Et, d'après moi, les attentes des destinataires eurent autant – si ce n'est plus – d'influence que le conditionnement de la perception des informateurs pour qu'apparaissent dans ces textes des références à des monstres, à des personnages légendaires, comme le Prêtre Jean, ou à des événements échappant à l'ordre naturel. Un ambassadeur qui n'incluait pas dans son récit des prodiges consacrés par la culture écrite ne pouvait qu'éveiller la méfiance de ses récepteurs. Les mentions de *marabilia* ont donc souvent pu constituer un moyen d'assurer la crédibilité des autres informations. Cette situation peut expliquer dans une large mesure l'oscillation que présentent les textes entre les descriptions de faits ou de personnages fabuleux et les attitudes de prudence, consistant à ne pas nier, mais à ne pas confirmer non plus leur existence, laquelle entrerait en conflit avec la responsabilité pragmatique de véracité qui pèse sur ces rapports. Odoric de Pordenone, par exemple, décrit dans sa *Relation* une sorte de très grands melons qui, lorsqu'ils sont mûrs, s'ouvrent pour laisser sortir « une bestelette de char vifve, qui est telle comme un petit aingnelet »⁴. Cependant, il se sent obligé de préciser, en introduction à ce chapitre : « Une grande merveille ouï raconter et affermer par gens dignes de foy, mais je ne le vy point ». Et, au chapitre suivant, où il doit évoquer le fabuleux « Prêtre Jean », il affirme catégoriquement : « mais il n'en est mie la centiesme part de ce que on dist »⁵.

Certes, je n'oublie pas pour autant que les voyageurs, eux aussi, s'attendaient à rencontrer toutes les chimères qu'ils connaissaient à travers leur culture livresque et que cette influence a pu conditionner leur perception dans certaines occasions. De fait, c'est ce qui est arrivé dans le cas de la célèbre confusion entre les lamantins américains et des sirènes. Mais on ne peut ignorer l'objectif de véracité imposé par les fins pratiques des récits, ni le choc des voyageurs avec une réalité où les prodiges appris se refusaient constamment à eux. La description du spectacle d'un fragment du monde à partir de ce qui a été vu et vécu, en tant que nécessité imposée par

⁴ L'édition citée dans la traduction française de l'article est la suivante : Alvisse ANDREOSE et Philippe MÉNARD, éd., *Le Voyage en Asie d'Odoric de Pordenone, traduit par Jean le Long, Iteneraire de la Peregrinacion et du voyage (1351)*, Paris, Droz, 2010, chap. XXVIII, p. 55 [note des traductrices].

⁵ *Ibid.*, chap. XXIX, p. 56 [note des traductrices].

l'objectif informatif, entrainait probablement en tension avec un imaginaire dont l'existence ne pouvait être pleinement confirmée lors de la rédaction. Mais l'autorité indiscutable de la culture livresque ne permettait pas non plus de s'en désintéresser. Je considère que, face à ce dilemme, les voyageurs optaient généralement pour la solution de compromis qu'illustre la *Relation* de Pordenone.

En définitive, ma conclusion est que l'écriture portant sur ces dangereux voyages est un miroir où se croisent les réfractions de trois instances distinctes : 1) les expériences réelles, attentivement consignées par les voyageurs et qui constituent, jusqu'à aujourd'hui, une documentation importante sur les sociétés visitées ; 2) des cas de perceptions des ambassadeurs eux-mêmes, conditionnées par leurs lectures antérieures et produisant des distorsions de divers calibres ; 3) la pression des attentes qu'avaient, sur ce monde, les organisateurs du voyage des attentes sans aucun doute partagées par les possibles récepteurs contemporains, lesquelles, ne pouvant être ni confirmées, ni rejetées, conduisaient finalement l'écriture vers cette référentialité ambiguë. La tension entre témoignages sur des *mirabilia* et attitudes de non-engagement à leur égard s'est même intégrée au discours des récits de voyage médiévaux écrits sur initiative personnelle, et non sur ordre d'un quelconque pouvoir. Tel est le cas de Pero Tafur, qui inclut seulement quelques rares traditions entendues sur des événements miraculeux et qui, concernant les « merveilles » de l'Orient, se limite à reproduire ce que lui a raconté le voyageur italien Nicolò dei Conti : celui-ci, bien qu'il affirme avoir fait la connaissance du Prêtre Jean, répond aux questions de l'Andalou sur les hommes à un seul pied ou un seul œil en disant qu'il ne les a pas vus⁶.

Par conséquent, l'attitude prudente de Tafur est, non seulement celle d'un homme qui se trouve à « l'automne » du Moyen Âge, mais aussi une façon de poursuivre une pratique qui était déjà commune dans les récits de voyage des siècles antérieurs. Mais ce que je souhaite souligner, c'est qu'elle continuera à l'être au cours des siècles postérieurs. Cette tension entre attentes des récepteurs et procédés employés par des émetteurs marqués par un imaginaire non confirmé, je propose de

⁶ Pero TAFUR, *Andanças e viagens*, ed. Miguel Ángel PÉREZ PRIEGO, Sevilla, Fundación José Manuel Lara, 2009, p. 97 et 102.

la désigner par l'expression « contrainte du politiquement correct ». Je prétends ainsi attirer l'attention sur la persistance d'une attitude qui ne se limite pas au prestige de la culture écrite au cours du Moyen Âge et qui ne se circonscrit pas à cette période. Il s'agit, en réalité, de la force que l'imaginaire prédominant exerce sur un sujet donné quelle que soit l'époque, une force dont la pression ne peut être que très difficilement démentie par des témoignages individuels. C'est une situation que connaissent parfaitement des journalistes des XX^e et XXI^e siècles, qui, bien souvent, dans leurs articles sur leurs voyages, doivent aussi osciller entre leurs propres expériences et quelques références conciliatrices aux stéréotypes ancrés chez leurs récepteurs, même si les faits ne leur ont pas permis de les vérifier. Et il faut considérer que ces récepteurs appartiennent à deux catégories différentes. D'une part, certains forment le groupe de ceux qui ont recours aux témoignages d'un voyageur, car ils présupposent chez lui l'autorité nécessaire pour les informer. Mais, d'autre part, se trouvent ceux qui ont organisé le voyage et ont chargé le voyageur de rédiger les documents. Dans ce cas, il s'agit de récepteurs qui ont le pouvoir de prendre des décisions concernant le contenu de cette commande. Les princes européens du XIII^e siècle constituaient, vis-à-vis de leurs ambassadeurs, une instance de réception similaire à celle des directeurs d'une publication face à leurs correspondants. Et si, pour les uns, la littérature livresque était définitoire, pour les autres, au cours des derniers siècles, c'est leur ligne éditoriale qui joue ce rôle de conditionnement. Quant à la force de l'imaginaire dominant, les voyageurs d'aujourd'hui, comme ceux du passé, la subissent avant leur départ et il peut arriver qu'elle influence leurs propres perceptions, car il existe toujours de séduisantes figures qui, en réalité, à bien y regarder, ne sont que des « lamantins ».

Mais revenons à la construction des récits de voyage médiévaux. Si la question de l'influence de la culture livresque est sans aucun doute d'une grande importance, il est nécessaire de souligner l'apport de ces récits dans la présentation de témoignages de l'expérience directe au sein de la construction du discours. Ils ont, par exemple, comme le souligne Rubio Tovar, « décrit la nature avec une fidélité rare

dans les œuvres médiévales »⁷. Ils ont naturellement accentué la préoccupation pour une plus grande fidélité dans la description des êtres, des faits et des objets, et ils ont permis – à des fins plus pragmatiques – d’obtenir des informations utiles aux actions guerrières, politiques ou commerciales, ainsi qu’au processus d’évangélisation, à l’exploration des routes maritimes et terrestres ou à une meilleure connaissance des lieux emblématiques comme les lieux saints. Ce sont là autant d’objectifs qui, comme nous l’avons déjà souligné, étaient toujours présents d’une manière ou d’une autre, puisqu’il était nécessaire de justifier un voyage par les services qu’il pouvait rendre à la société. Nous ne pouvons pour autant pas occulter les préoccupations philosophiques qui ont motivé ces voyages ; je pense notamment aux conceptions sur la dimension sapientielle du voyage⁸, qui s’est progressivement apparentée au désir de connaître la nature comme un livre écrit par Dieu, comme s’il s’agissait d’une autre forme de la Révélation. Nous savons que lire les signes du Livre de la Création dans le but d’atteindre les enseignements divins pouvait être considéré comme une activité aussi sainte que lire la Bible elle-même⁹. Ainsi donc, que ce soit pour des raisons d’utilité communautaire ou pour des principes liés à la recherche du savoir, la connaissance du monde fut une expectative qui a accompagné le développement de la culture médiévale et qui a grand ouvert les portes d’un genre comme le « récit de voyage », qui – bien que ne figurant pas dans les canons de l’époque – s’est développé avec force et a été utilisé à des fins pratiques, religieuses, érudites, philosophiques et artistiques¹⁰.

Les auteurs sont ainsi parvenus à concevoir leurs propres espaces discursifs qui ont peu à peu conduit à des avancées significatives dans l’histoire de la pensée. Ils ont aussi donné naissance, à travers une tradition de lecture et de reproduction des textes, à un modèle de récit de voyage qui est resté en vigueur jusqu’au début du

⁷ Joaquín RUBIO TOVAR, *Libros españoles de viajes medievales*, Madrid, Taurus, 1986, p. 26.

⁸ Cf. Marta HARO, « El viaje sapiencial en la prosa didáctica castellana de la Edad Media », in Alan DEYERMOND et Ralph PENNY, éd., *Actas del Primer Congreso Anglo-Hispano*, Madrid, Castalia, 1993, vol. II, p. 59-72.

⁹ Cf. Ernst Robert CURTIUS, « El libro de la Naturaleza », in *Literatura europea y Edad Media latina*, México, Fondo de Cultura Económica, 1966, p. 449-451.

¹⁰ Un épisode du *Libro de las Maravillas* de Mandeville a été utilisé par Joanot Martorell dans le *Tirant*. Cf. Martí de RIQUER, *Aproximació al Tirant lo Blanc*, Barcelona, Quaderns Crema, 1990, p. 302 et suivantes.

XX^e siècle. Ce modèle s'est appuyé sur des critères qui peuvent se résumer comme suit :

a) La conception d'un monde ordonné selon des lois. Au Moyen Âge, il s'agissait des lois de Dieu puis, des siècles plus tard, des lois de la Nature.

b) Une confiance dans la capacité des êtres humains à connaître ce monde et ses principes.

c) Une confiance dans le pouvoir de représentation des mots afin de décrire et de raconter ce qui a été vu et vécu.

Le Moyen Âge a considéré comme une conséquence de la finitude de la nature humaine le fait que la connaissance doit toujours accepter certaines limites. Ceci n'impliquait toutefois pas un manque de confiance envers les savoirs acquis lors des explorations : ces derniers étaient réalisables au sein d'un éventail de possibilités qui devaient être examinées. Cet éventail a commencé à s'élargir considérablement à partir du XII^e siècle, même s'il faut rappeler l'existence de mémoires de voyageurs antérieurs à la pré-Renaissance de ce siècle et dont l'influence s'exerça bien au-delà de cette seule période. Ainsi en va-t-il du récit de l'énigmatique pèlerine Égérie en Terre Sainte ; conservé, cité et transmis à travers diverses archives, ce récit de voyage a été consulté et reproduit au moins depuis le V^e siècle, et ce jusqu'au début du XVII^e siècle. Il représente en outre un témoignage sur comment une femme a fini par faire partie d'un canon textuel¹¹.

De fait, le modèle de récit de voyage qui a émergé au Moyen Âge a réussi à persister tout au long de la Modernité. Malgré des transformations périodiques, il est resté fidèle à certaines orientations qui dépendaient directement des trois critères mentionnés ci-dessus. Ainsi, ce genre qui s'était développé durant des siècles sans imposition canonique et par l'agrégation de codifications rhétoriques issues d'autres univers discursifs lorsqu'elles lui étaient utiles¹², a produit ses propres schémas

¹¹ Je me suis occupée de l'histoire de la réception de ce récit. Cf. S. M. CARRIZO RUEDA, « Mundo y mundos de las viajeras medievales. Entre desafíos para la *mulier virilis* y señales divinas para peregrinas anónimas », in José Manuel FRADEJAS RUEDA *et al.*, éd., *Actas del XIII Congreso de la Asociación Hispánica de Literatura Medieval*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 2011.

¹² Sur ce point, voir Francisco LÓPEZ ESTRADA, « Procedimientos narrativos en la *Embajada a Tamorlán* », *El Crotalón*, I, 1984, p. 129-146 ; et M. A. PÉREZ PRIEGO, « Estudio literario de los libros de viajes medievales », *Epos*, I, 1984, p. 217-239.

normatifs qui furent formulés dans des textes postérieurs au Moyen Âge. Les *Essais* du philosophe Francis Bacon, publiés en 1597, en offrent un exemple particulièrement intéressant. L'auteur précise que voyager est une activité éducative pour la jeunesse, puis il fait une série de recommandations adressées au tuteur qui accompagnerait un jeune. La recommandation la plus importante est que ce tuteur doit veiller à ce que le voyageur tienne un journal, et Bacon passe en revue les aspects qui selon lui doivent obligatoirement y être consignés. Il souligne même que le tuteur doit interroger le jeune sur chacun de ces aspects incontournables, pour s'assurer qu'il les a dûment observés. Pour ce qui est des constructions, il mentionne les murs et les fortifications des villes, les ports et les frontières, les églises et les monastères avec les monuments présents en leur sein, les ruines et les éléments antiques, les maisons, les vergers, les bibliothèques, les écoles et les chaires universitaires. Pour ce qui est des coutumes et des modes de vie, il fait remarquer que le journal doit décrire les cours des princes, notamment quand ces derniers organisent des réceptions pour des ambassadeurs, mais aussi les cours de justice et leur fonctionnement, les modes d'entraînement des soldats, les compétences équestres et les techniques d'escrime, les théâtres, les trésors de bijoux et de vêtements, les cabinets de curiosités et toute autre chose digne de mémoire¹³.

Il est frappant de constater que ces aspects correspondent en grande partie au schéma que Pérez Priego propose pour la description des villes dans les récits de voyage médiévaux. Le critique signale que ces derniers semblent suivre un paradigme préalablement établi qui n'avait pas été spécifiquement conçu pour les mémoires de voyage, et qu'il s'agirait donc là d'un de ces cas où les auteurs-voyageurs ont eu recours à des codifications rhétoriques élaborées à d'autres fins. Il s'agirait, en l'occurrence, de la section *de laudibus urbium*, telle qu'elle apparaît par exemple dans les *Excerpta rhetorica* du IV^e siècle. Dans cette œuvre sont énumérés différents aspects : l'emplacement et les fortifications de la ville par rapport à la terre et à la mer, la fécondité de la nature, les constructions et les monuments avec leurs ornements, ainsi que les coutumes des habitants. Pérez Priego inclut des exemples

¹³ Cf. Francis BACON, *The Essays or Counsels, civil and moral, of Francis Ld. Verulam, Viscount St. Albans*, Mount Vernon NY, Now printed in a New Edition by The Peter Pauper Press, circa 1960/70s, p. 71-74.

qui illustrent l'utilisation de ce modèle dans des fragments de la *Embajada a Tamorlán* et les *Andazas* de Pero Tafur¹⁴. L'inventaire de Bacon inclut, outre les coïncidences avec les aspects ci-dessus mentionnés, des préoccupations qui apparaissent déjà chez un voyageur du XV^e siècle comme Tafur : des remarques sur les ruines anciennes et – parmi les « coutumes » – des précisions sur la vie de cour, sur les façons de rendre la justice et sur les études universitaires¹⁵. Bacon, pour sa part, ne manque pas d'intégrer à son discours des aspects propres à sa société, tels que le théâtre et les cabinets de curiosités. Quant aux objectifs du voyage, même si Bacon parle d'une modalité d'enseignement – le tutorat – qui relève à l'évidence de son environnement historique, la dimension éducative des voyages est elle aussi implicite dans tout le prologue de Tafur¹⁶.

L'exemple de ces *Essais*, publiés à la fin du XVI^e siècle, témoigne à la fois de la persistance du modèle et de son élasticité, c'est-à-dire de sa capacité d'adaptation permanente, en fonction de l'évolution des attentes au sein d'une société donnée. Il s'agit, en l'occurrence, du développement d'un aspect lié aux contenus et au catalogage de tout ce qu'on ne pouvait omettre. D'autres éléments touchent cependant à la configuration du discours et ouvrent tout un éventail de recherches possibles. Pour ma part, j'ai traité deux thèmes : le premier porte sur les influences de la structure de ce modèle dans l'émergence du roman moderne ; le second porte sur les pratiques d'inclusion dans le récit de différents types d'interpolation, sujet très largement débattu par les auteurs du XVII^e siècle¹⁷. Il me semble important, en conclusion, de souligner que la conception médiévale du monde s'est de plus en plus ancrée dans la conviction profonde que celui-ci pouvait être connu, et que cette connaissance devait s'avérer bénéfique pour l'ensemble de la communauté. C'est pourquoi Pero Tafur pouvait prêcher face aux chevaliers du milieu du XV^e siècle :

Et ceci pour qu'ils puissent, s'il leur arrive de retourner, après
l'épreuve de leurs chemins, à la province d'où ils sont originaires, du

¹⁴ Cf. M. A. PÉREZ PRIEGO, « Estudio literario », *op. cit.*, p. 226-229.

¹⁵ Je passe en revue les aspects consignés par Tafur dans *Poética*, *op. cit.*, p. 85-124.

¹⁶ Cf. Pero Tafur, *Andanças e viajes*, ed. M. A. PÉREZ PRIEGO, *op. cit.*, p. 5-7.

¹⁷ Cf. S. M. CARRIZO RUEDA, *Poética cit.*, p. 157-176.

fait de la différence des gouvernements et des qualités distinctes d'une nation à l'autre, avoir connaissance de ce qui est le plus profitable à l'intérêt général et à son établissement, ce à quoi doivent avant tout œuvrer ceux qui ne voudront pas être appelés ennemis de la noblesse¹⁸.

Cette attitude a persisté et a maintenu intacte, au cours des siècles, la fonctionnalité des récits de voyage à des fins pratiques (comme les actions des États et celles de divers groupes sociaux); elle a nourri un vaste déploiement encyclopédique sur le monde et ses habitants, permis d'enquêter sur les limites de la résistance humaine et d'accumuler des matériaux qui allaient devenir des constructions utopiques; elle a enfin mobilisé les transformations du « je ». De nos jours, toutefois, ce modèle plusieurs fois centenaire est entré en collision avec une conception du monde comme un chaos aléatoire, avec la négation de la capacité humaine à apprendre à connaître ce monde et à avoir les mots pour le décrire. De nouveaux paradigmes sont en cours d'expérimentation.

¹⁸ « *E no menos porque, si acaece fazer retorno después del trabajo de sus caminos a la provincia de donde son naturales, puedan, por la diferencia de los governamientos e por las contrarias cualidades de una nación a otra, venir en conocimiento de la cosa pública e establecimiento de ella, en que principalmente se deven trabajar los que de nobleza no se querrán llamar enemigos* » (ed. cit., p. 6). La traduction française proposée est celle des *Aventures et voyages de Pero Tafur* préparée par Julia Roumier, Florence Serrano et Jacques Paviot (à paraître) [note des traductrices].